

Conversation avec Silvia Avallone

Vous dédiez *La vie parfaite à votre fille. Devenir mère a-t-il influencé l'écriture de ce roman?*

Durant les premiers mois de ma grossesse, tout le monde me disait: «Écris, écris! Quand ton bébé sera là, tu n'écriras plus.» Je subissais sans broncher, j'avais tout mon temps, mais je n'écrivais pas une ligne. J'ai eu besoin que la peur me prenne à la gorge à quelques semaines de mon accouchement pour commencer. J'ai écrit ce roman avec ma fille dans les bras, pendant toute sa première année. J'ai travaillé dans les intervalles de temps où elle dormait. Sans continuité, sans horaires. Dans un état de grâce, de fatigue, d'anarchie. C'est précisément ce désordre qui m'a aidée. Dans les périodes où j'étais empêchée d'écrire, je réfléchissais au montage des scènes, aux articulations de la trame, aux détails. Et je parlais beaucoup avec mes personnages. Je m'accordais d'aller fouiller dans leur psychologie, qui marchait au même rythme que ce qui bouillonnait en moi.

Certains auteurs vous ont-ils inspirée?

Tous les romans d'Elena Ferrante ont joué un grand rôle. Ferrante s'est approchée de mon maître, Elsa Morante. J'avais comme objectif le ventre des femmes. Ce magma de sentiments viscéraux qui nous animent et nous échappent. La violence du féminin, la férocité, que j'ai essayé de raconter à travers Dora. Mais aussi la ténacité, l'abnégation, à travers Adele. Ferrante raconte le désarroi des femmes. Les épouses humiliées qui voudraient écorcher vives les maîtresses de leurs maris. Les compétitions terribles entre amies. Les mères chez Ferrante voudraient toutes échapper à leurs enfants. Alors que les mères chez Morante voudraient les dévorer et les garder pour toujours en elles. Ces deux extrêmes m'ont permis de réfléchir à la puissance profonde et irrationnelle de la maternité.

Après Piombino et Biella, vous avez choisi d'écrire sur Bologne...

Ce sont les trois villes de ma vie. L'espace a une influence souvent déterminante, autant que l'éducation des parents, sur notre personnalité et notre capacité à faire des projets. Piombino est pour moi la ville de l'adolescence et des métamorphoses, Biella est le lieu de ma naissance, où je reviens interroger ma propre histoire. Et Bologne est la «ville de l'avenir». Celle vers laquelle j'ai projeté mes rêves. Le lieu où j'ai étudié, où j'ai commencé à écrire, où je vis. Elle est une promesse de libération pour moi comme pour mes personnages. Tous regardent vers le cœur médiéval de Bologne, vers sa culture, comme vers un espoir.

Vous considérez-vous comme un écrivain engagé?

J'écris sur ce qui me prend aux tripes. Je ne construis pas de théories. C'est la réalité que j'aime. Celle qui dérange et qui est pleine de contradictions. Et ma méthode a toujours été la même: sortir de chez moi. Pour ce roman, fréquenter le tribunal des mineurs, la prison, les banlieues, les hôpitaux... J'aime écouter les gens, ils ont confiance parce que j'écris des histoires qui prendront en compte leurs sentiments, sans révéler leur identité ou mettre leur vie en vitrine. Je plonge dans les choses et je les transfigure. Je le fais par amour, et parce que je veux comprendre, faire face. Parce que je ne

veux pas me résigner. Si bien qu'évidemment, j'espère que mes lecteurs eux aussi décideront de sortir de leur propre vie. Qu'ils ressentiront de la solidarité et non de l'indifférence. Et ça, de fait, c'est un acte politique.

L'émancipation par l'éducation, la lecture, est un autre thème qui traverse vos romans...

C'est mon utopie personnelle. J'y crois fermement. L'école, la lecture, la route longue et difficile pour apprendre, pour trouver les mots exacts. On ne peut pas changer le monde ni sa propre vie si on ne connaît pas les mots pour affronter la réalité. Dans un moment historique si difficile, où l'on peine à imaginer l'avenir, où le présent est si déstabilisant, il est encore plus important de travailler avec le langage et avec les histoires. Le besoin de culture est partout, dans toutes ces banlieues où l'on dit que les gens ne lisent pas. En Italie, lire est souvent considéré comme une activité élitiste, ou réservée aux ratés, aux perdants, ceux qui ne cherchent pas le succès facile. Alors qu'à mon avis, lire est quelque chose de sexy, et de dangereux. Qui peut changer la vie. Qu'aurais-je pu choisir, moi, de mon avenir, si à seize ans, à Piombino, je n'avais pas fréquenté l'unique librairie de la ville? Aurais-je eu le courage et le souffle pour partir et faire mes propres expériences? Peut-être pas...

D'où vient la rage de vos personnages?

Mes héroïnes n'acceptent jamais leur passé, sur lequel ont pesé les fautes des autres: les parents, la société... Elles sont en guerre. Elles se sentent en défaut et imparfaites, et c'est pour cette raison qu'elles veulent changer, donner des coups de tête, attaquer les problèmes et les obstacles. Elles ont la force de se mesurer à ce qui fait mal. Et cette force trouve son origine dans une fragilité. Dans une souffrance énoncée à voix haute, dont on refuse d'avoir honte. Un tel acte d'honnêteté n'est pas simple dans une société qui exige de nous tous une perfection impossible. Comme si la vie devait être une victoire, comme si on pouvait toujours gagner. C'est un mensonge. Mes personnages féminins le savent.

La presse parle à propos de votre œuvre de «néo-réalisme», de «roman social». Vous reconnaissez-vous dans ces courants?

Pour moi, la lecture, et par conséquent l'écriture, est un acte politique, moral, citoyen. Je préfère les romans qui m'offrent un aperçu de la société, qui mettent en lumière une contradiction de leur époque. Ils m'intéressent, ils m'emportent. J'ai étudié Gramsci et le philosophe Antonio Labriola. Je n'arrive pas à ne pas tenir compte de l'Histoire. Je veux pouvoir me mettre en colère, quand je lis et quand j'écris. Mais la réalité a besoin qu'on la raconte et non qu'on la définit. Mes personnages sont des êtres que je ne veux pas juger mais regarder en face. Surtout, je veux les laisser libres. Et je tiens par-dessus tout à la liberté d'écrire ce qui me passionne, avec pour seul objectif que mes mots soient au service des histoires que je rencontre.



« Il faut lire Silvia Avallone, une plume engagée et enragée. »

Le Monde des livres

LIANA LEVI



Silvia Avallone est née en 1984 à Biella, dans les Alpes piémontaises. Avant de poursuivre des études de philosophie à Bologne où elle vit aujourd'hui, elle passe une partie de son adolescence sur la côte toscane, à Piombino, la ville industrielle où se déroule son premier roman, *D'acier* (Liana Levi, 2011). Terminé à 25 ans à peine, finaliste du prix Strega et couronné par le prix Campiello, ce titre la propulse au premier plan de la scène littéraire italienne et internationale. En France, il remporte le Prix des lecteurs de L'Express et connaît un succès critique et public immédiat. Après un court récit, *Le lynx* (Liana Levi, Piccolo inédit, 2012), elle poursuit sa grande fresque sur la jeunesse italienne des années Berlusconi avec *Marina Bellezza* (Liana Levi, 2014). *La vie parfaite* l'impose comme l'une des plus belles voix de la littérature italienne contemporaine.



Piccolo n°88

Pour oublier l'usine et les barres de béton, les jeunes de Piombino s'imaginent en chefs de bandes ou en starlettes. Anna et Francesca, bientôt quatorze ans, jouent de leur éclatante beauté, rêvent de l'île d'Elbe toute proche et parient sur une amitié inconditionnelle pour s'emparer de l'avenir.



Piccolo n°90

Une nuit de brouillard, quelque part dans la plaine du Pô, Piero stoppe son Alfa Romeo sur une aire d'autoroute et s'apprête à braquer la caisse de la cafétéria. Il se sent la puissance d'un lynx. Mais dans ce restoroute, une rencontre improbable bouleverse ses certitudes.

« Un premier roman solaire et poignant. » Elle
 « Ample et claquant comme un film qu'auraient cosigné Ken Loach et Gus Van Sant. » Libération
 « Puissant. Aussi tranchant que vrai. » Le Parisien
 « Magistral. » France Inter, L'Humeur vagabonde

« Dans une langue qui claque, Silvia Avallone magnifie le monde des laissés-pour-compte et leur lutte contre la résignation. » Le Nouvel Observateur
 « Rare et précieux comme un diamant noir. » Alibi
 « On aime retrouver la force et la colère de cet écrivain qui reprend le flambeau du roman social italien. » Le Point



Piccolo n°123

Au cœur d'une vallée sombre coincée entre des montagnes de granit, un no man's land aux confins de l'Italie, Andrea et Marina s'engagent dans des voies contraires. Lui voudrait tout plaquer pour s'installer dans la ferme d'alpage de son grand-père; elle court les plateaux des télés de province pour devenir une star de la chanson. Pourtant, ils s'aiment depuis l'adolescence avec une fièvre impossible à éteindre...

« Avec une imagination stupéfiante, Silvia Avallone raconte dans ce roman éblouissant l'histoire d'une Italie au bord du gouffre. » Le Canard enchaîné
 « Autant qu'un roman, c'est une lame de fond. » Lire
 « Une puissance romanesque innée. » Daniel Pennac

La vie parfaite. L'aube pointe lorsqu'Adele quitte les tours de ciment de la cité des Lombriconi et grimpe dans un bus. Elle vient d'avoir dix-huit ans et part accoucher, seule. Elle a encore le choix, change cent fois d'avis. Garder son bébé dans le chaos qu'est sa vie, son quartier, ou bien s'arracher le cœur et l'abandonner pour lui donner la chance d'une vie meilleure? À une poignée de kilomètres, dans son appartement du centre-ville de Bologne, Dora, elle, va de FIV ratées en jalousies cruelles. Sa stérilité l'obsède et menace son mariage. Autour de ces deux femmes au seuil de choix cruciaux gravitent les témoins de leur histoire: Manuel, le père de l'enfant d'Adele, qui a choisi la voie de l'argent facile; Zeno, le voisin qui l'espionne tous les soirs depuis son balcon et connaît les frontières invisibles qui séparent la ville et les êtres; Fabio qui rêve d'architecture idéale. Des jeunes qui, quels que soient les chemins empruntés, tentent de s'arracher à des parents abîmés par la vie. Car tous ces personnages au fond cherchent la même chose: un futur qui vaille la peine, un lieu sûr d'où l'on pourrait apercevoir, au loin, la vie parfaite. Bologne et sa périphérie imaginaire forment le décor de ce troisième roman poignant dans lequel Silvia Avallone explore cet état si particulier, mêlé de peur et d'émerveillement, qu'est la maternité mais revient toujours sur la ligne de démarcation sociale. Avec un souffle prodigieux et une écriture incandescente, elle campe des personnages inoubliables et compose une peinture juste de toutes les banlieues, de toutes les villes.



Parution 5 avril 2018

Collection « Littérature étrangère »

traduit de l'italien
 par Françoise Brun

400 pages, 22 euros
 ISBN 979-1-03490-016-9

Éditions Liana Levi
 1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
 Tél.: 01 44 32 19 30
 editions@lianalevi.fr
 www.lianalevi.fr

Presse: Amélie Dor
 Librairies, salons: Élodie Pajot

avec le soutien du CNL